



© C. Hélie / Gallimard

François Noudelmann

France

Biographie

François Noudelmann, philosophe, a dirigé le Collège international de philosophie de 2001 à 2004. Il enseigne à l'Université Paris 8 Vincennes - Saint-Denis, ainsi qu'à New York University. Producteur à France Culture de 2002 à 2013, il a animé des émissions hebdomadaires et quotidiennes consacrées à la philosophie. Traduits en une dizaine de langues, ses travaux portent sur la littérature et la philosophie.

Bibliographie

- Le Génie du mensonge* (Max Milo, 2015)
Les Airs de famille - Une philosophie des affinités (Gallimard, 2012)
Tombeaux - D'après La Mer de la fertilité de Mishima (Cécile Defaut, 2012)
Le Toucher des philosophes. Sartre, Nietzsche et Barthes au piano (Gallimard, 2008 ; coll. Folio, 2014) (Grand prix des Muses 2009)
Hors de moi (Léo Scheer, 2006)
Jean-Paul Sartre (Adpf publications, 2005)
Dictionnaire Sartre, dir. avec G. Philippe (Honoré Champion, 2004)
Pour en finir avec la généalogie (Léo Scheer, 2004)
Politique et filiation, dir. avec R. Harvey et E.-A. Kaplan (Kimé, 2004)
Roland Barthes après Roland Barthes, dir. avec F. Gaillard (P.U.F., 2002)
L'Étranger dans la mondialité, dir. (P.U.F., 2002)
Avant-gardes et modernité (Hachette, 2000)
Beckett ou la scène du pire (Honoré Champion, 1998)
Suite / séries / séquences, dir. avec D. Moncond'huy (La Licorne, 1998)
Sartre : l'incarnation imaginaire (L'Harmattan, 1996)
Huis Clos et Les Mouches de Jean-Paul Sartre (Gallimard « Folio », rééd. 2006)
Image et absence. Essai sur le regard (L'Harmattan, 1998)

Mots-clés

- > Philosophie
- > Beckett
- > Musique
- > Barthes
- > Sartre
- > Littérature

Ressources

La Croix / article sur *Les Airs de famille - Une philosophie des affinités* :

<http://www.la-croix.com/Archives/2015-05-06/Ces-etranges-ressemblances.-ENTRETIEN.-Francois-Noudelmann-philosophe-1-On-adopte-des-airs-de-famille-2015-05-06-1309957>

François Noudelmann présente *Le Génie du mensonge* [vidéo] :
<https://www.youtube.com/watch?v=BlyPy4UPFGQ>

Presse sur *Le Génie du mensonge*

« En usant des ressorts de la psychanalyse, c'est dans les œuvres même des penseurs-menteurs que Noudelmann détecte le chemin tortueux que prend la recherche de la vérité [...]. Ce n'est pas seulement que les philosophes seraient des menteurs, c'est leur activité même qui consiste, si l'on ose dire, à créer des vérités comme on crée des fictions. Si François Noudelmann désenchanter ainsi la philosophie de sa croyance en l'exercice de la raison ou de ses rêves de « vérité nue », c'est pour inviter à la lire autrement, sensiblement, comme une affaire humaine [...]. [II] ouvre ici à une écoute musicale de la philosophie. Comprendre une pensée, c'est d'abord savoir entendre une voix. »
Catherine Portevin, *Philosophie Magazine*

« Les philosophes mettent-ils leur existence en accord avec leurs idées ? Mènent-ils la vie présumée par leur théorie ? C'est cette relation, ou distorsion, qu'explore François Noudelmann dans *Le Génie du mensonge*. Un essai poil à gratter qui montre que, bien souvent, les penseurs bâtissent la vérité de leur discours sur le socle d'un mensonge. »

Juliette Cerf, *Télérama*



Affirmer une théorie et vivre le contraire, est-ce une contradiction, un mensonge, une folie, une liberté ? Rousseau écrit un traité d'éducation grâce à l'abandon de ses cinq enfants, Kierkegaard compose des textes religieux quand il vit en libertin, Beauvoir fonde la philosophie du féminisme tout en jouissant d'une relation servile à son amant américain, Foucault exalte le courage de la vérité et organise le secret sur son Sida, Deleuze hait les voyages et devient le philosophe du nomadisme... Qui sommes-

nous lorsque nous pensons ? Plusieurs, sans doute, comme le montrent les penseurs qui s'inventent des personnalités multiples à travers leurs théories.

Au lieu de dénoncer leurs erreurs ou leur hypocrisie, François Noudelmann étudie le plus complexe des mensonges, celui envers soi-même, à travers les angoisses, les fugues et les métamorphoses de ces philosophes au double je.



Les ressemblances de famille s'attachent à des motifs saugrenus : la forme d'un nez, un grain de beauté, une allure décidée, mais aussi un tempérament sexuel ou une maladie héréditaire. Relier des êtres qui se ressemblent - l'enfant à ses parents, l'animal à sa race - confirme l'ordre du monde. Chacun trouve sa place dans le déroulé des filiations. Mais parfois des formes louches dérogent aux apparentements naturels.

L'imagination des femmes enceintes fut souvent alléguée pour expliquer ces bizarreries. Plus rigoureuses, les sciences

du vivant s'employèrent à trouver la raison généalogique permettant de distinguer entre les semblables. Le siècle de Darwin, féru de typologies, inventa des familles d'oreilles et de crânes pour décrypter les physionomies saines ou criminelles. La codification des types est cependant menacée par l'extension infinie des airs de famille qui suggèrent un vertige : n'importe qui peut ressembler à n'importe quoi ! Aux portraits robots ils opposent le flou photographique des visages.

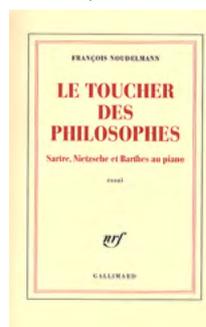
Wittgenstein s'en inspira pour modifier toute la grammaire des parentés. Lorsque ces airs sont aussi entêtants que des musiques, ils deviennent des affinités. Ce mot ancien désigne des échanges subtils entre des sujets, selon le milieu et l'occasion. Réactualisé par les sites de rencontres, il se réduit aujourd'hui à l'assortiment des mêmes goûts. Mais les affinités, au contraire, composent avec le dissemblable.

Leurs voisinages magnétiques effrayèrent Kant et Goethe. Insidieuses ou fulgurantes, les affinités transportent une puissance de désaffinité.



Ce journal de lecture est une histoire de têtes. Celle de Mishima qui roule à terre quand il se donne publiquement la mort, après avoir terminé sa dernière œuvre, *La Mer de la fertilité*. Le lecteur, en proie aux vertiges, y découvre des airs de famille, malgré l'étrangeté des personnages, de leurs réincarnations et changements de sexe. D'autres têtes reviennent à son insu, des caboches trouées qui sortent des tombeaux et défont peu à peu toutes les certitudes philosophiques.

Le journal change de cap, au fil de ce tête-à-tête morbide avec les extases érotiques et sanglantes de Mishima.



L'engagement de Sartre dans l'Histoire est connu, ses discussions avec Che Guevara, ses déclarations incendiaires contre la colonisation, ses harangues sur un tonneau de Billancourt... Sait-on qu'en pleine euphorie militante, Sartre réservait chaque jour du temps pour le piano ? Il déchiffrait des partitions de Chopin ou Debussy. L'homme qui incarnait son siècle vivait des intensités et des rythmes secrets.

Comment la philosophie s'accorde-t-elle à cette pratique en contrebande ? Nietzsche,

qui se rêvait compositeur plus que philosophe, adopta le piano comme son diapason, la table d'évaluation de ses idées, l'instrument de ses transfigurations intimes. Combattre Wagner, vaincre la lourdeur, épouser Lou, devenir méditerranéen... il joua sa vie sur le clavier, même pendant sa folie.

Décider de vivre en musique engage le corps amoureux. Barthes le comprit, à l'écart des codes dont il était devenu le théoricien. Le piano lui offrit une échappée hors des discours savants. Musicien, il découvrit une autre érotique, tantôt berceuse enfantine, tantôt pourvoyeuse de pulsions.

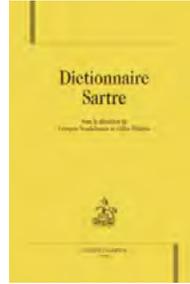
Le jeu musical transporte une gamme d'affects qui se prolongent dans la vie sociale et intellectuelle, de sorte que la pratique du piano ne laisse pas intact le reste des jours. Doigtés, allures, sensualités, tout se livre sur la touche.



La rumeur du temps nous invite à retrouver nos origines familiales, ethniques, régionales afin de reprendre pied sur le sol des ancêtres. Il est aujourd'hui impossible d'échapper à la traque identitaire le nom du père, le ventre de la mère, la terre des aïeux. On sacralise les patrimoines dans un climat de restauration idéologique, les républicains hurlent au déclin de la transmission, les psychogénéalogistes veulent nous guérir par le défilé des spectres

et les philosophes ont plongé dans la mélancolie des parentés perdues. Comment résister à cette passion généalogique ? Le monde des identités ne cesse pourtant de se recomposer selon des relations autrement inventives.

Hors du moi que les arbres de légitimité nous imposent d'être, il existe d'autres voix, d'autres rythmes, intimes et sociaux, qui impulsent de la liberté au lieu des nouages. François Noudelmann exerce une critique sans concession des discours généalogiques contemporains et propose un autre rapport aux mémoires et aux filiations.



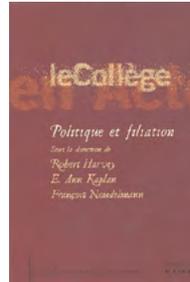
On croit souvent Jean-Paul Sartre fâché avec l'ordre alphabétique, celui par lequel l'Autodidacte de *La Nausée* prétendait faire le tour des connaissances. À l'âge de vingt ans, pourtant, Sartre avait entrepris de noter ses pensées selon l'ordre imposé par un carnet alphabétique ramassé dans le métro, simple article publicitaire pour les suppositoires Midy. Le *Dictionnaire Sartre* présente l'immense complexité de son parcours, en décroissant les domaines (littérature, philosophie,

politique), en écrasant les oppositions chronologiques (écrits de jeunesse, concepts de maturité, engagements militants), en précipitant les rapprochements a priori les plus incongrus (Hugo et Huis clos ; Janet et Japon ; Le Havre et Leibniz ; Manuscrits et Maoïsme ; Morale et Moravia ; Névrose et New York ; "Parterre de capucines" et Parti Communiste...). On trouvera ici, pêle-mêle, tous les concepts de la pensée sartrienne (des mieux connus aux plus pointus), tous les textes importants (même s'ils sont peu accessibles ou restent inédits), toutes les influences (en amont ou en aval), tous les combats, tous les secrétaires et plusieurs des maîtresses, beaucoup d'amis et presque autant d'ennemis, quelques villes et pays, quelques formules célèbres, bien d'autres choses encore. Les quelque huit cents notices qui composent ce *Dictionnaire* ont été rédigées par une soixantaine de meilleurs spécialistes de la pensée et de l'œuvre de Sartre.



L'origine et la filiation ne concernent plus seulement la parenté mais ont envahi la pensée politique, l'histoire, la culture. Comment la généalogie a-t-elle colonisé nos imaginaires, pourquoi est-elle devenue un instrument normatif des savoirs et des comportements ? Elle assigne des places, elle légitime des hiérarchies et des valeurs, et sert aujourd'hui à dramatiser une crise de la transmission. La critique proposée ici s'inspire des théories et des fictions qui ont

cherché à briser cet ordre généalogique. Des utopies sur la communauté sexuelle aux dérèglements de la mondialité, en passant par les espoirs pervertis d'une fraternité révolutionnaire, cet ouvrage révèle un "paradigme généalogique" au cœur de nos représentations, et pose des questions à la fois inactuelles et urgentes : qu'est-ce qu'une ressemblance de famille ? Comment reconnaître nos semblables ? Sur quelles scènes, intimes et collectives, déjouer les assignations identitaires ?



Les études réunies dans ce volume conduisent à repenser les notions de transmission, de filiation et de généalogie, selon une approche politique.

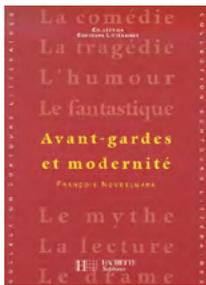
Elles analysent la prégnance des modèles familiaux dans les représentations collectives et travaillent à dérouter les schèmes de la parenté dans les savoirs. On y trouvera diverses tentatives pour déjouer le paradigme généalogique selon trois axes :

- Une réflexion sur la transmission qui procède à un renversement générationnel, en partant de l'enfant et de la haine qu'il peut susciter. Les notions de temps et de patrimoine y trouvent de nouvelles définitions.

- Un nouveau regard anthropologique qui permet d'envisager différemment la généalogie. La transmission du nom par les mères, l'invention des ressemblances familiales, la déroute des lignages en dessinent les pistes.

- Une attention critique aux mutations politiques et communautaires. Les Caraïbes, l'Australie, l'Arménie, l'Iran, y présentent autant des lieux que des mémoires où se jouent une Reconstruction des appartenances et une nouvelle pensée des identifications.

Les recherches se sont exercées en traversant allégrement les champs disciplinaires, sans pour autant les ignorer, car la critique a visé aussi des savoirs en tant que tels. La sociologie, l'ethnologie, la psychanalyse, les études post-coloniales côtoient la philosophie, l'histoire et la littérature.



Les avant-gardes ont-elles disparu ? Que recouvraient-elles en fait : une révolte stylée ou une stratégie promotionnelle ? L'étude des mouvements avant-gardistes, et des multiples ambiguïtés liées à une telle appellation, offre un angle précieux pour comprendre les principales mutations qui ont traversé les arts, et en particulier la littérature, au XX^e siècle.

Les avant-gardes entretiennent une relation complexe avec la modernité, qu'elle soit revendiquée ou abhorrée par les écrivains, les artistes et les critiques. Leurs insolences littéraires, leurs espoirs révolutionnaires, se réduisent-ils à des modes ou à des utopies datées ? Les avant-gardes manifestent plutôt une posture sociale d'ordre esthétique et demeurent liées historiquement à la naissance de l'intellectuel, au rôle de métropoles et à une redéfinition de l'art dans la société.

Elles incarnent une énergie dont la circulation a modifié radicalement nos modes de pensée, de lecture, de vision, de perception. En provoquant des transferts multiples entre les genres, les écritures et les valeurs, elles ont bouleversé les rapports de la fiction et de la théorie, de la matière et du langage. Les avant-gardes ont induit un nouveau regard sur les choses en interrogeant à l'extrême le pouvoir des images.

De ces déplacements, nos pratiques et nos théories modernes ou postmodernes conservent encore de multiples traces.



En attendant Godot qui en 1959 assura à son auteur une notoriété immédiate a peut-être contribué à le faire aussi durablement méconnaître.

Cette pièce, unique en effet dans l'histoire du théâtre contemporain, est l'une seulement de plus de trente écrites par Beckett, qui toutes déplacent et reconsidèrent les frontières du genre dramatique : certaines sont pour la radio, d'autres sont sans paroles,

l'une a pour personnage une Bouche, une autre un « souffle », une autre encore un air de musique. Même travail de sape et de reconstruction dans l'ordre du récit, où chaque texte invente et met en œuvre un mode d'expression qui bouleverse et repense les règles du jeu narratif.

Même exigence, même rigueur dans l'œuvre visuelle (Beckett est l'auteur d'un film, de cinq ou six pièces pour la télévision). Mêmes secousses et mêmes splendeurs dans le travail de la langue - des langues plutôt, car Beckett est sans doute le seul écrivain qui ait écrit la totalité de son œuvre en deux langues : l'anglais et le français. Aucun courant, aucune philosophie, aucune théorie d'aucune sorte ne saurait rendre compte d'une œuvre aussi radicale et aussi complexe.

Huis Clos et Les Mouches de Jean-Paul Sartre (Gallimard « Folio », rééd. 2006)



« *Les Mouches* (1943) et *Huis clos* (1944) sont deux pièces écrites et jouées pendant l'Occupation, et leurs dates respectives sont éminemment signifiantes. Les intentions politiques ont rencontré un public qui n'a pas toujours entendu le message délivré ; et les conditions de la représentation ont pu modifier la signification recherchée, au point de susciter encore aujourd'hui des polémiques sur l'attitude résistante de Sartre. Pour fournir des éléments de réponse, il est nécessaire de repenser la

notion de tragique, et d'analyser comment Sartre bouleverse les rapports entre histoire et destin. Le théâtre se trouve dépouillé de ses artifices coutumiers pour présenter l'existence brute et la nudité de l'acte. Les deux pièces montrent ainsi la conscience humaine aux prises avec les deux épreuves existentielles : la chair et autrui. Nous étudierons *Les Mouches* et *Huis clos* à la fois dans leur parenté et dans leur spécificité : elles mettent en œuvre des questions auxquelles elles répondent différemment, selon leur contexte historique, et selon l'évolution de la dramaturgie sartrienne. Une étude des liens internes qui unissent les deux œuvres doit permettre d'y déceler, dans leur usage de l'imaginaire, le projet d'une invention de l'homme par le théâtre. » François Noudelmann

Image et absence. Essai sur le regard (L'Harmattan, 1998)



Les images nous hantent, nous agressent, nous fascinent.

Elles encombrant notre corps, nos rêves et nos pensées car elles mettent notre regard à l'épreuve d'un absence : explosantes ou évanescentes, elles meurent aussi sous forme de clichés. Pourtant, c'est grâce au processus imaginaire que s'inventent la figure humaine et la possibilité d'un semblable. L'image autorise aussi bien la construction d'une identité aléatoire dont Montaigne a pensé la convenance que la fréquentation des spectres comme en ont témoigné Genet ou Mishima.

Cet essai étudie l'ambivalence de l'image selon son défaut ou son excès à travers la philosophie, la peinture ou la littérature.